

DANS LA SUITE DU LIVRE « ELLES QUATRE »

Merci à Nicole Malinconi pour avoir publié Elles quatre, une adoption¹. Ce récit est la réflexion d'une femme sur son parcours de mère d'adoption, quand sa fille devient mère à son tour. Elle a accepté de dialoguer² avec nous autour de son livre .

Clotilde Henry de Frahan
Michel Heinis

C. HdF : « Peut-être qu'on pourrait commencer par présenter brièvement, pour nos lecteurs, ce livre dont il est question... Je me disais en le lisant qu'on pouvait dire que c'était le récit d'un accueil. Le récit met en scène quatre femmes : une mère, une fille, une toute petite fille et celle qui est nommée comme « la mère qui n'a pas pu faire de son enfant le sien ». Et le récit survient dans l'après-coup de la naissance de l'enfant de la fille et donc je me disais que cette question de la place était une question qui elle aussi parcourait le récit. L'accueil et la place...

Nicole Malinconi — Oui on peut dire ça comme ça... C'est toujours étonnant les lectures après-coups et les mots que les autres mettent sur ce qu'on a écrit parce que, d'emblée on ne pense pas à tout ça quand on écrit. En tout cas moi, je n'ai ni pensé à l'accueil et certainement pas à la question de la place. Ce sont des questions qui me parlent, mais ce qui m'a donné envie d'écrire ça, je ne le cache pas, se trouve dans mon histoire familiale : j'ai adopté des enfants, j'ai adopté une fille et un garçon et ma

-
1. *Elles quatre, une adoption*, éditions Esperluète, 2012
 2. Interview réalisée le 3 septembre 2015

filles est devenue - entre autres - mère d'une petite fille. Mais ce qui m'a donné envie d'écrire ça, c'est le chemin qu'il a fallu faire dans l'esprit de la mère d'adoption et de la jeune adoptée devenue femme pour que cet enfant advienne : ce quatrième, enfin cette quatrième. Le hasard fait que ce sont quatre filles : les deux premières, c'est évident ; l'enfant adopté, il se fait que c'est une fille ; et voilà que naît une fille. Voilà, c'est d'une surprise de la vie dont m'est venu ça, ce petit texte que j'ai écrit à Rome. J'avais obtenu une bourse à l'écriture pour un séjour à l'Academia Belgica après avoir soumis un projet, qui n'était en fait absolument pas celui-là. C'était le projet de notre livre à deux avec Jean-Pierre, sur la Langue³, mais ce projet n'était pas mûr à ce moment-là, donc nous sommes allés à Rome, lui écrivant ses choses de son côté et moi les miennes. Je partais dans le parc de la Villa Borghese, sous les arbres, et j'allais écrire ça. C'était aussi dans l'émotion de la naissance de cette petite qui était née depuis peu.

Alors comme tu le dis, la question de l'accueil, de la place, je l'accepte. Ce sont des questions de réflexion a posteriori, disons, quand il s'agit de mettre des mots sur ce qui a été écrit.

C. HdF — Mais moi ce qui me fait dire ça, c'est aussi comment on chemine dans le texte, la manière dont est nommée la mère biologique. C'est-à-dire que, d'abord, il n'y a pas de mère, puis, c'est une mère qui n'a pas pu faire de son enfant le sien enfin, qui n'a pas pu faire de la petite son enfant.

Nicole Malinconi — Mais c'est une mère ou une femme ?

C. HdF — C'est une mère. « Au début, il n'y a pas de mère. (...) Il serait donc plus juste de dire, au début il y a une mère ne prenant pas son enfant pour sien.⁴ »

Nicole Malinconi — Elle est mère, elle est bien réellement mère et ça compte pour l'enfant fille, qui doit devenir mère, de savoir qu'il y a une femme qui l'a portée et mise au monde. Donc elle est inscrite dans cette espèce de filière du corps maternel, des corps maternels : elle a une mère qu'elle appelle *maman* qui malheureusement n'a pas pu être une mère du corps. Il est heureux pour cette enfant qu'elle ne soit pas sans cette lignée-là : elle ne vient pas de celle qu'elle appelle *maman* mais elle vient de cette autre femme ignorée, disparue.

3. Livre paru depuis, en 2015, aux éditions Érès, sous le titre *L'altérité est dans la langue* (Psychanalyse et écriture).

4. N. Malinconi, *Elles quatre*, pp.6-7

C. HdF — L'autre femme qui est nommée, à la fin du texte, l'Absente. Au début, il est déjà question d'absence et puis à la fin, le texte se termine : « Maintenant, quant à elles, elles sont trois, elles occupent de nouvelles places. Peut-être conviendrait-il mieux de dire qu'elles sont quatre ; il y a une Absente sans qui la Fille ne serait pas là, ni d'ailleurs la Mère ; une qui a donné la vie et l'a refusée aussitôt, mais dont une part de cette vie-là habite maintenant la Toute Petite, il ne faut pas l'oublier ; elles sont comme liées elles trois par ce manque-là ».

Nicole Malinconi — J'ai écrit ceci, si je ne me trompe pas, assez rapidement après *Séparation*⁵ et j'étais dans l'intensité que j'avais mise à écrire ce livre qui a été pour moi un pas de plus encore que l'analyse. Donc la question de l'absence qui est là... ce n'est pas seulement une absence... Comment on pourrait dire ça... ce n'est pas du néant. Ce n'est pas... Je ne trouve pas mes mots.

C. HdF — Vous en parlez ailleurs, dans la Chaire de Poétique *Que dire de l'écriture*, en situant l'absence dans ce qu'elle peut avoir de force créatrice. Vous vectorisez cette absence dans cette lignée-là.

Nicole Malinconi — Oui, justement, dans *Séparation*, il y avait tellement de choses qui m'étaient apparues à propos de l'absence qui est au cœur de la présence comme s'il fallait, pour qu'il y ait de la séparation entre mère et fille, que dans la présence, il y ait un vide, il faut qu'il y ait une part d'absence. Et cette femme, sans le savoir et sans que personne ait jamais décidé ça - justement, puisque tu parlais de place - elle a peut-être pris cette place de l'absence mais qui permet que la vie soit continuée.

M.H. — C'est le questionnement de la mère adoptive qui la fait exister.

Nicole Malinconi — Ah oui...

M.H — Je vais reprendre brièvement sur le mot *filière* parce qu'évidemment, à la fin du livre, la filière vient en regard de filiation. Et il n'y a pas d'hommes dans l'histoire. Enfin très peu... enfin un petit peu quand même lorsque le mari de la mère accueille l'inquiétude de la mère et lui ouvre le chemin pour en parler avec sa fille. Et donc c'est quelque chose, ce mot *filière* qui vient là dans un livre qui évoque comment une filiation s'instaure autrement que par le pli logique ou que par l'organique parce qu'il y a un travail symbolique d'autant plus important à faire.

5. N. Malinconi, *Séparation*, Les Liens qui Libèrent, 2012.

Nicole Malinconì — N'empêche que pour ce qui concerne une fille, le simple symbolique pour moi, même peut-être pour un garçon mais pour une fille en tout cas, ça ne suffit pas. A mon sens, s'il n'y avait que le symbolique, elle ne pourrait pas elle-même enfanter, je crois. Enfin, ce qui me semble important dans le travail de la mère d'adoption, c'est qu'il y a ce moment, auquel elle ne s'attendait pas, qui est de pouvoir faire entendre à sa fille qu'elle n'a pas à lui ressembler, qu'elle n'a pas à suivre sa trajectoire, en tout cas sur ce point-là : *Tu es autre et tu n'es pas obligée de me ressembler sur l'impossibilité qui a été la mienne, d'enfanter*. Donc elle doit faire son deuil, je dirais, de ce point où *elle n'a pas été* et où elle indique à sa fille qu'*elle peut être*. Et ce point-là, justement, c'est le corps de cette femme inconnue qui l'a portée, c'est cet enfantement de chair dont elle est le fruit quand même.

C. HdF — « Tu ne dois pas tout prendre de l'héritage » fait donc place aussi, plus en filigrane, à cette mère-là, cette mère de chair-là qui la fait exister, peut-être, comme être de chair.

Nicole Malinconì — Oui, c'est ça. La reconnaissance de l'existence de cette femme-mère...

M.H — Est-ce du symbolique, qui est un grand mot, qu'entend-t-on exactement par là...

Nicole Malinconì — Je te renvoie la question, c'est une question de psychanalystes !

M.H — Je ne vais pas m'aventurer mais... la reconnaissance de la mère de chair la nomme, c'est du symbolique... Mais, je reviens sur le biologique, est-ce que ça suffit qu'il y ait quelque chose du...

Nicole Malinconì — Du corps, je dirais.

M.H — Oui, du corps. Il y a quelque chose qui m'interpellait et j'aimerais m'arrêter là-dessus, c'est le *aller de soi*, qu'est-ce que ça veut dire ? Tu écris : « Parce qu'ils ne sont pas des parents de chair, ils ne vont donc pas de soi ». Est-ce que tu entends par là que, pour une mère, le fait de porter son enfant physiquement, donc de l'enfanter, il y a quelque chose qui va de soi dans le fait qu'elle est mère parce qu'elle a pu le porter. Tu écris aussi : « Ils ont besoin de cela [les formalités administratives], que tout soit en règle parce qu'ils ne sont pas des parents de chair, ils ne vont donc pas de soi ». Et puis : « La Mère se dit parfois qu'elle est mère comme un père, c'est à dire par les mots (...) ainsi qu'un homme doit s'entendre dire d'une femme

qu'elle est enceinte de lui pour être père et dire un jour à l'enfant *Je suis ton père* » : et c'est une majuscule, c'est curieux...

Nicole Malinconi — Oui, oui, c'est une majuscule, je l'ai écrit en majuscule parce que c'est une citation sans l'être, c'est en discours direct.

M.H — Ah oui, d'accord. Donc, que « une mère n'a pas besoin de mots parce que c'est là, dans le corps, ça va de soi. Elle, la mère adoptive, pour son enfant, elle n'a pas eu l'évidence du corps ».

Nicole Malinconi — Oui... qu'est-ce que tu souhaites que j'explique, que je dise là-dessus... parce que ça me paraît tellement aller de soi...

M.H — Oui, mais pour la mère qui n'a pas voulu d'enfant, ça n'a pas été de soi, par exemple, la mère de chair, ça n'a pas été de soi. Donc qu'est-ce que cet *aller de soi* ?

Nicole Malinconi — Comment dire ça... Ce que la mère d'adoption fait valoir, c'est qu'avant même qu'elle abandonne l'enfant, cette femme l'a eu en elle, de sa rencontre sexuelle avec un homme. (Je ne l'ai pas écrit comme ça, mais ici, nous parlons). Puis il y a eu ces neuf mois pendant lesquels elle a porté en elle cet enfant. Et c'est ce portage de l'enfant en soi, qui me paraît aller de soi, dans le sens où les questions qu'une mère se pose quand elle attend son enfant en elle, ne sont pas les mêmes que celles que se pose celle qui attend qu'on lui envoie une petite carte avec le nom et le prénom de l'enfant. Comment dire autrement qu'il y a une évidence... Toutes les grossesses ne sont pas des évidences, bien sûr, on le sait assez, mais ici je ne fais pas une généralisation des grossesses physiques, je dis que la mère adoptive, quand elle a son enfant, quand elle l'élève, elle sait que cette évidence a eu lieu pour son enfant dans le corps d'une autre qu'elle et que pour son enfant, elle ne doit pas oublier cela.

M.H — Cet *aller de soi* est le fait des questions que s'est posées la mère pendant sa grossesse, des questions que la mère adoptive n'a pas pu se poser de façon lente c'est à dire au fur et à mesure de ce qu'éveillait en elle le fait de porter l'enfant dans son corps.

Nicole Malinconi — Oui, mais comment vous considérez l'idée que pour une femme qui attend un enfant, il y a quelque chose qui la dépasse ? Enfin quelque chose qui... je ne sais pas comment dire autrement... qui est plus fort que les milles et une questions qu'elle va se poser. Il y a un réel qui existe. Une mère adoptive, elle n'est pas dépassée. Pas à ce moment-là. Après. Mais son attente d'un enfant, elle est d'abord cérébrale.

C. HdF — Et donc peut-être que ce *aller de soi*, il a à voir aussi avec ce premier débordement, ce premier dépassement qui est accueilli. Enfin, il y a quelque chose qui dépasse et qui est accueilli et puis on lui donne le nom de *voilà, c'est comme ça, c'est là*.

Nicole Malinconi — Le premier débordement, il est sexuel. La mère adoptive dit qu'elle n'a pas voulu se laisser déborder par le sexuel jusqu'à avoir l'enfant en elle, dans sa chair. Moi, je sais maintenant, en l'absence de toute preuve biologique de stérilité, que je n'ai pas voulu que le sexuel me déborde jusqu'à l'enfant... me déborde tout court. Ceci n'est pas le cas de toutes les femmes qui n'ont pas pu être enceintes, mais c'est le mien.

C. HdF — Par contre je trouve que là où peut-être toute femme...là où... il y a un passage, que je peux peut-être citer, qui me prête à penser qu'on pourrait s'approcher de la question que d'une manière ou d'une autre toute femme a à adopter son enfant. Une mère adoptive, en fait nécessairement l'éprouve mais quand on entend des jeunes mères qui viennent d'accoucher, elles ne vivent pas toujours cette évidence quand il s'agit de recevoir l'enfant. Et alors ici, au tout début du texte, il y est question « des traces du dehors du corps : de la douceur des mains, des bras, de la couleur de la peau, du son de la voix,... Tous ces gestes qui, au fond, feraient de la petite son enfant ». Et donc je trouve que ça indique aussi l'importance du corps dans cette adoption de l'enfant par la mère et probablement qu'il y a quelque chose de l'ordre du mutuel, c'est-à-dire que l'enfant aussi adopte sa mère.

Nicole Malinconi — Quelle qu'elle soit, tu veux dire ? Qu'elle soit biologique ou adoptive ?

C. HdF — Oui, enfin les cliniciens sont attentifs à ces questions puisqu'ils sont aussi en contact avec les fois où ça ne se passe pas comme on s'y serait attendu. Ça a été une de nos questions en préparant ce numéro sur l'adoption : Est-ce qu'on ne peut pas dire que l'adoption est une question qui ne concerne pas uniquement, somme toute, les gens qui adoptent même si évidemment que la question de la filiation ne se posera pas dans les mêmes termes ? C'était une de nos questions...

M.H — Et une sous question à celle-là qui est le rapport entre corps et langue. Le rapport entre corps et langage qu'on trouve, ici, tout au long du texte.

Nicole Malinconi — Oui, ces mots de la fille à sa mère, ce secret qu'elle avait gardé jusque là de son inquiétude de ne pouvoir être mère elle-même,

et ces mots de la mère, quand elle lui répond « tu n'es pas obligée de prendre tout l'héritage » : est-ce que ce ne serait pas une parole qui lie le corps et le langage ? qui va en tout cas permettre quelque chose à la fille, qui va comme la renvoyer à un homme qui est là, qui est déjà là. C'est en tout cas ce que j'ai pensé, que *la* parole - bien plus que *ma* parole ou *nos* paroles - avait permis cela.

Ce que je voulais dire, à propos de dépassement : je crois que la mère d'adoption, elle est dépassée aussi, et son dépassement à elle, je pense, (je ne suis pas sûre que toutes les mères d'adoption vivent ça) survient quand il lui paraît évident que cet enfant-là, c'est son enfant. (Peut-être que *ça va de soi* revient là) *Ça va aller de soi* après, une fois que l'enfant est là. Enfin, moi je sais que cela a été évident pour mes deux enfants : c'était mes enfants ! Et je n'ai même pas dû me le formuler, ça allait de soi à propos de toutes les choses pour lesquelles on s'inquiète : s'il va marcher quand vient l'âge de marcher, s'il va parler... Je me suis toujours dit « il (elle) va bien y arriver », comme une évidence.

C. HdF — Alors est-ce qu'on pourrait prendre la question par le refus de la vie ? Quelque chose qui parcourt aussi je trouve en filigrane, ici, c'est la question du refus de la vie.

Nicole Malinconi — C'est juste.

C. HdF — Du côté de la mère qui donne l'enfant à l'adoption et puis du côté de la mère adoptive.

Nicole Malinconi — [la mère adoptive] qui sait qu'elle a refusé. Son psychisme, son inconscient - pour parler de nouveau avec des mots qui ne sont pas ceux de mon écriture -, a refusé de se laisser atteindre par les œuvres d'un homme pour porter un enfant. Toutes les mères d'adoption ne sont sans doute pas dans cette situation-là, mais j'en fais partie ; il y a des femmes qui ne savent pas pourquoi elles ne deviennent pas enceintes. Ça ne marche pas... Elles ont une vie sexuelle, tout est parfait du point de vue biologique... C'est le travail de l'analyse qui fait apparaître l'évidence de la part de refus dans tout cela. Ça va avec le refus du sexuel et ça porte ses conséquences sur le refus de la maternité.

C. HdF — Oui c'est ça. Et c'est ça aussi qui met en branle. Enfin, le dépassement de ça. Finalement pour en revenir à la présentation que tu as faite initialement, le livre peut-être aussi le récit du dépassement de tout ça.

Nicole Malinconi — Oui, oui. Ce qui m'est venu aussi à propos de la fille, c'est qu'elle a à faire avec quelque chose de terrible pour pouvoir être mère.

C'est qu'elle a comme un blanc, un trou dans sa vie. Non pas qu'elle ignore qui s'est occupé d'elle, qui l'a langée, qui a pris soucis de son corps,... ce n'est pas au niveau des comportements, cette espèce de trou de son premier temps d'existence où il n'y a rien, personne. Enfin si, il y a bien eu des gens, puisque quelqu'un s'est occupé d'elle, mais il n'y a pas eu d'« autre » qui l'ait prise comme son enfant, enfin pas tout de suite. Est-ce que pour une fille ce n'est pas terriblement marquant, ce vide-là, pour pouvoir d'abord, elle-même être plus tard mère dans la chair et puis pour pouvoir porter à son enfant tous ces gestes et se laisser elle-même déborder par son enfant.

C. HdF — Là ne revenons-nous pas à la question dont on parlait précédemment, la place de l'absente ? « Mais entre le corps de la femme qui a porté et mis au monde la Petite et les mains qui prennent soin d'elle, il y a comme un blanc. » Plus loin : « Un jour, la Mère dit à la Petite, quand elle a six ans ; elle dit : Je voudrais tant t'avoir portée, toi, dans mon ventre. Elles se serrent dans les bras l'une de l'autre ; elles pleurent toutes les deux. La Mère de n'avoir pu être mère qu'à ce prix-là ; la Petite, de porter en elle, enfoui, le manque de celle qui l'a fait naître, de recevoir l'amour – et peut-être bien la vie – d'une autre dont elle ne vient pas. » Et puis, à la toute fin : « Maintenant, quant à elles, elles sont trois, elles occupent de nouvelles places. Peut-être conviendrait-il mieux de dire qu'elles sont quatre ; il y a une Absente sans qui la Fille ne serait pas là, ni d'ailleurs la Mère, une qui a donné la vie et l'a refusée aussitôt, mais dont une part de cette vie-là habite maintenant la Toute Petite, il ne faut pas l'oublier ; elles sont comme liées elles trois par ce manque-là. » Il y a dans l'écriture quelque chose que l'on voit cheminer. Ce blanc qui devient progressivement un manque, quelque chose aussi qu'on peut pleurer. Et puis une reconnaissance d'une dette à cette femme-là, une dette de vie. C'est très fort et en même temps, ce n'est pas idéalisant parce que reconnaître cette dette passe par nommer le refus de la vie, et il est parfois de scandaleux d'en parler de cette manière-là. Il y a quelque chose, à la rigueur, qui peut susciter de la résistance parce que c'est dit de manière franche, cette question-là. Et donc, dans la lecture, la dignité qui est rendue à cette mère biologique ne fait pas l'impasse sur ce refus-là.

Nicole Malinconi — Ou sur ce qu'elle a été dans le refus.

C. HdF — Je me demandais si l'écriture de *Hôpital Silence*⁶ avait été présente, d'une manière ou d'une autre, dans l'écriture de *Elles quatre*, parce

6. N. Malinconi, *Hôpital silence*, Ed. De Minuit, Paris, 1985.

que la dimension scandaleuse de ce refus habitait aussi la parole de ces femmes-là.

Nicole Malinconi — Peut-être pas quant aux avortements, mais il y a une chose dont je n'ai pas parlé, pour toute sorte de raisons dans *Hôpital Silence* : quand je travaillais dans cet hôpital, il y avait aussi des cas de grossesses tellement portées loin que l'avortement n'était plus possible. Trop tard. Et donc ces femmes étaient invitées par les médecins à assumer jusqu'au bout cette grossesse et puis à penser à ce qu'elles allaient décider pour l'enfant : certaines disaient qu'elles ne le voulaient pas, que ce n'était pas possible et elles persistaient dans l'idée de dire que « non, ça n'est pas possible d'avoir cet enfant-là. » Par ailleurs, il y avait en visite gynécologique des couples stériles, des couples qui n'avaient pas d'enfant et qui auraient souhaité adopter et qui signalaient ça au médecin. Donc le médecin avait des noms, des contacts avec une série de personnes qui désiraient un enfant. Moi je travaillais dans ce processus-là, si on peut appeler ça comme ça ; c'est ainsi que pendant les cinq ans où j'ai travaillé, il y a eu 11 adoptions (ou 13, je ne sais plus maintenant) qui ont été réalisées à l'époque, il y a de ça plus de trente ans. Et donc, cet enfant était adopté très vite. Entretemps, ses futurs parents d'adoption, je les avais rencontrés plusieurs fois, le médecin aussi... J'ai donc vu et d'une certaine manière soutenu ces femmes qui accouchaient et qui maintenaient leur décision, qui donc abandonnaient leur enfant, tout comme j'ai entendu beaucoup de celles qui refusaient leur grossesse. Et toutes m'ont semblé dans le désarroi, dans une grande solitude. La plupart du temps seules, oui. Peut-être qu'elles sont là aussi, d'une certaine manière, dans mon souvenir, à travers la femme du livre...

M.H — C'est l'origine et le sens du travail d'écriture...

Nicole Malinconi — Dans le fond, j'ai l'impression que beaucoup de ce que j'ai écrit a consisté à mettre dans l'écriture pas mal de choses dont on ne parlait pas. Parce que l'avortement, on n'en parlait pas il y a trente ans. Michelle Martin non plus, on n'en parlait pas, sinon en la propulsant médiatiquement comme un monstre.

M.H — Le travail sur Michelle Martin⁷ était du même ordre... Pour le titre *Hôpital Silence* d'ailleurs, il y avait un premier titre qui était différent...

Nicole Malinconi — Oui, c'était *Les mots perdus de l'hôpital*. Il y a aussi les choses qu'on lit dans le journal et dont on ne parle pas, ou dont on parle mais comme dans la distraction, parce que c'est noyé dans le fatras

7. N. Malinconi, *Vous vous appelez Michelle Martin*, Denoël, 2008.

d'informations et dans la baignade des images. Puis il y a la vie des petites gens, les vies cachées des gens. Là j'extrapole, mais j'ai écrit un livre après avoir travaillé pendant quelques années dans une institution où j'avais le statut de fonctionnaire, où j'avais des collègues fonctionnaires⁸ et j'ai vu ce que ça pouvait signifier d'ennui, d'absence à son propre travail, de temps passé à se médire les uns les autres, à attendre que la pension arrive, ou que les congés arrivent, ou que la fin de la journée arrive ; et en même temps, je me disais que pourtant, ce sont des vies, la vie des gens. Peut-être que les analystes ne côtoyaient plus assez ou pas assez ce type de vies, c'est-à-dire celui de la personne dont l'univers semble limité à faire les courses, à faire son job, à attendre l'heure de pointer, à s'occuper des moutards, à être fatigué... La vie banale. Le banal. Et il y a une multitude de gens qui sont là-dedans. Et souvent, ça passe comme ça, comme banalité, c'est-à-dire qu'on n'en fait pas mention. Or, c'est dramatique parce que tu vois qu'il y a là-dedans des histoires d'amour, des désirs, des non-désirs... qui sont comme étouffés, enfin qui n'adviennent pas, qui ne se disent pas.

M.H — Vous parliez la tantôt du blanc et je me disais qu'on pourrait dire le cheminement qui se fait dans le livre : ça va du blanc avec du trou mais ça devient un vide après, ce qui n'est plus tout à fait la même chose, un trou ou bien un vide.

Nicole Malinconi — Clotilde, tout-à-l'heure, parlait d'un manque ; toi tu mettrais le vide sous le même...

M.H — C'est-à-dire que... non je ne mettrais pas... enfin c'est-à-dire qu'ici, dans ce texte, je vois « C'est une autre douleur qu'avant, non plus un manque abstrait ni une idée mais quelque chose qui a pris forme, c'est entre elle et la petite, comme un vide ». Donc ce n'est pas tout à fait un manque.

C. HdF — Oui, plus tard encore, c'est un manque.

M.H — Et ça continue : « La forme vide de la symbiose [puisqu'au début il est question de ce qui va de soi, cette symbiose] comme une impossibilité, comme aussi une séparation » ; le fait de reconnaître ce vide autrement que comme un manque abstrait, ça permet une séparation.

Nicole Malinconi — Oui, parce que peut-être que pour cette mère d'adoption, telle qu'elle est avec son histoire et cette part de refus qui était en elle, peut-être qu'il n'y avait qu'une seule façon d'être mère, c'était dans cet es-

8. N. Malinconi, *Au bureau*, L'Aube, 2007.

pèce de manque-là. Je ne sais pas si on peut le dire comme ça...cet espèce de vide-là. Elle n'aurait pas pu être mère autrement. Elle le sait d'ailleurs, qu'elle n'a pas pu être mère autrement. L'idée me vient maintenant : sa maternité d'adoption est une faille énorme dans son être de mère, mais en même temps, c'était peut-être sa seule manière. Donc heureuse manière...

M.H — Je lis : « Il s'agit de croire en la vie propre de la petite. »

Nicole Malinconi — Ca, je crois que toute mère a à le faire, de croire en la vie propre de son enfant. Peut-être qu'une mère de chair a, aujourd'hui plus que jamais, la tentation ou même l'aveuglement quant à la vie propre de son enfant, elle se l'assimile. Peut-être que finalement, croire en la vie propre de son enfant, quand on est une mère de chair, c'est une manière de se séparer de cet enfant, une manière de dire « qu'il ait sa vie ! ». Et peut-être que pour une mère d'adoption, croire en la vie propre de son enfant, sa fille, c'est reconnaître qu'il y a un point où l'enfant n'est pas comme elle, n'est pas "la chair de sa chair", et paradoxalement, c'est peut-être finalement la retrouver comme son enfant. Finalement, dans les deux cas, c'est une perte, c'est perdre l'enfant.

C. HdF — Mais je trouve que ce que tu disais, juste là à l'instant, de croire en la vie propre de l'enfant et que ça valait pour une mère de chair et pour une mère d'adoption mais que le trajet qu'il fallait parcourir n'était pas tout à fait le même. Ça, c'est quand même ce qui nous permet d'avancer par rapport à notre question qui est « est-ce que toute mère a à adopter son enfant ? ». Si toute mère a à adopter son enfant, le trajet néanmoins que ça fait parcourir à une mère d'adoption et à une mère de chair ne sera pas le même. Même si je ne pourrais pas maintenant détailler ces deux trajets. Pour une mère de chair, qu'est-ce que ça recouvre de dire qu'elle a adopté ? Est-ce simplement de dire ce petit étranger est *le sien* ? Là encore, le débordement est à l'œuvre.

Nicole Malinconi — Est-ce qu'on ne pourrait pas dire qu'au début, la mère, celle qui a mis au monde, n'a pas adopté son enfant... Elle ne l'a pas fait sien, elle ne l'a pas adopté.

C. HdF — Oui, voilà.

M.H — Mais pour la mère adoptive, le cheminement de la mère adoptive, puisque c'est un cheminement de pouvoir se reconnaître mère y compris dans ce qu'elle n'a pas pu donner à sa fille. Là il y a une phrase et j'étais arrêté par le temps de la conjugaison qui est utilisé, tu écris : « Je voudrais tant t'avoir portée » qui est un temps de l'indicatif tout à fait actuel, au

moment où elle le dit, c'est tout aussi vivant qu'à l'époque où ça n'a pas été possible. Après, le chemin qu'elle fait, enfin le pas suivant c'est de dire « Il y a quelqu'un qui t'a portée » et donc c'est de reconnaître que ce n'est pas elle et en même temps c'est dans cet écart qu'à un moment la fille peut se reconnaître deux mères peut-être...

C. HdF — Finalement, la fille n'a plus à choisir, enfin si tant est qu'elle ait dû, ça je ne sais pas. Mais en tout cas, ce n'est pas l'une ou l'autre, c'est l'une et l'autre mères pour la fille.

Nicole Malinconi — Oui, c'est intéressant, ça. Elle n'a plus à choisir, elle doit faire avec ça. Ce n'est quand même pas commode.

C. HdF — Ça ouvre peut-être d'autres questions...

M.H — C'est dans ce sens-là que je me disais que c'est là que ça devient un vide et que ce n'est plus un trou. Enfin, tel que c'est présenté dans le livre, un trou c'est...

C. HdF — Un gouffre, tu veux dire.

M.H — C'est un gouffre. Il n'y a rien et après, donc je ne parle pas du vide de façon générale mais tel que c'est présenté dans le livre, il me semble qu'à la place du trou vient quelque chose qui est un vide parce que un vide, ça peut s'habiter, ça peut se nommer. Il y a quelque chose de différent.

Nicole Malinconi — Et vous ne croyez pas, quand même, que pour la fille adoptée, pour pouvoir être mère, ça reste quelque chose comme un trou, ça ne se comble pas. C'est une question que je me pose parce que j'ai l'impression que nous sommes en train de dire « Voilà une fin heureuse », mais on ne palliera jamais à ce que cet enfant-là a vécu. Ça ne va pas s'effacer, il ne faut pas l'effacer car ça va lui rester.

Je crois que pour un garçon, cette question de l'enfantement, ou plutôt de devenir père est différente, je crois qu'il y a quand même des choses proches, mais que ça se pose autrement. Pour une fille je pense qu'il ne faut peut-être pas effacer. C'est sans doute une énorme béance avec quoi elle aura à faire ou en tout cas avec quoi elle a à faire pour la première fois avant d'être enceinte. Après, quand elle a comme transgressé sa mère, je pense que pour elle, une évidence va s'installer. C'est qu'elle y est arrivée, en tout cas, elle peut être mère, elle le sait. Quant à la mère d'adoption, je maintiens ce que j'ai dit sur l'évidence de « c'est ton enfant et il n'y a rien qui va pouvoir te faire douter de ça », mais plus tard, devant sa manière de

ne pas toujours accueillir les « imprévus » de son enfant, elle va peut-être se dire qu'il y a quand même un type d'évidence qui n'est pas présent en elle.

C. HdF — Moi je trouve que c'est là que l'on retombe sur la question du refus, de ce refus qui travaille toute femme, toute mère et qui s'incarne alors parfois de manière plus radicale que d'autre. Et du coup, ça relance autrement cette question de l'adoption (Est-ce que toute mère a à adopter son enfant ?). C'est relancé par... c'est-à-dire que ce qu'elle a mis en jeu à faire sien son enfant, ça vient en tension avec ce refus de la vie. C'est quelque chose qui est là, qui travaille une mère et son enfant et qui ne cesse de travailler.

Nicole Malinconi — Oui, tout le temps

C. HdF — Alors, Etienne Oldenhove dans le texte qu'il a écrit autour de psychose et institution, où est présente l'adoption comme métaphore⁹, revient sur un texte de Julia Kristeva qu'on avait travaillé à l'Atelier de l'Association cette année et qui concerne la passion maternelle¹⁰. Kristeva montre bien les deux temps qui sont à l'œuvre dans la passion maternelle : le temps de la jouissance, du débordement, on pourrait peut-être le nommer comme ça et puis un autre temps qui est celui du retrait, du détachement.

Nicole Malinconi — Débordé ?

C. HdF — Je pense qu'il y a quelque chose qui va dans ce sens-là, je pense bien.

M.H — C'est dans le texte *débordement*, le mot ?

C. HdF — Il faudrait revoir chez Kristeva, s'il s'agit bien de ce mot-là. Et il y est aussi question de retrait. Mais un retrait pour qu'un rythme s'instaure parce que, la passion maternelle allant du côté de la jouissance, aucun rythme ne pourra s'inscrire s'il n'y a pas un temps de détachement, de séparation. Et alors, Etienne Oldenhove utilisait le détour de ce texte-là pour dire ce qu'il entendait par l'adoption, il proposait que ces deux temps d'aliénation séparation structuraient une adoption réussie. Si jamais je fais moi-même ce détour c'est par rapport à ce que l'on disait là maintenant, on parlait du refus de la vie qui peut travailler toute mère et de la tension qui sans cesse est mise au travail. Enfin, ce serait à réfléchir...

9. Étienne Oldenhove, Hommage à Ciboulette, in *Le Bulletin Freudien*, N°61.

10. Julia Kristeva, *La passion maternelle*, http://www.kristeva.fr/passion_maternelle.html

M.H — Je ne sais pas bien le dire ni l'expliquer mais je sens, à la fin du texte, le retrait. En effet, on sent le retrait de la mère adoptive à la fin du texte. On sent qu'elle se tient un peu en arrière. Enfin c'est surtout dans ce paragraphe où elle dit... "C'est une phrase de mari"...

Nicole Malinconi — Oui, quand, juste avant que la Fille ne mette au monde la Petit, elle lui dit « C'est la dernière fois que nous sommes comme ça » et puis elle se surprend d'avoir dit ce que j'ai appelé une phrase de mari, et elle comprend qu'elle doit se retirer.